

Le nationalisme dans le cinéma québécois

Guy Robillard

Number 53, April 1968

Le cinéma canadien IV

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51651ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robillard, G. (1968). Le nationalisme dans le cinéma québécois. *Séquences*, (53), 10–18.



C'est pas la faute à Jacques Cartier, de Clément Perron et Georges Dufaux

LE NATIONALISME dans le cinéma québécois

Guy Robillard

La nouvelle vague du cinéma québécois est née avec la révolution tranquille, révolution socio-culturelle de laquelle on ne peut la dissocier; elle est solidaire d'un mouvement international, baptisé le plus simplement du monde par les Cahiers du cinéma: le CINÉ-

MA NOUVEAU. Principales manifestations: Québec, Brésil, Europe de l'Est. Principales caractéristiques: une volonté d'affranchissement, de libération à tous les niveaux. Ce nouveau cinéma a souvent valeur de manifeste. Sa portée politique est indéniable et es-

sentielles, et ici il rejoint des créateurs comme Godard, Lelouch, Resnais chez qui cette préoccupation prend de plus en plus d'importance

Caractérisé par cette double appartenance, notre cinéma rejoint le cinéma mondial, tant par sa forme résolument moderne que par ses préoccupations, tout en s'abreuvant à la seule réalité québécoise dans le choix de ses sujets. Car dans le contexte actuel, toute éclosion d'un nouveau cinéma ici pouvait difficilement se faire sans épouser les revendications et les interrogations qui surgissent de partout dans notre Belle Province. A quelques exceptions près, le nationalisme se retrouve dans tous les films québécois, le plus souvent au centre même des préoccupations de nos cinéastes.

Le cinéma québécois a voulu exprimer l'homme québécois, seule façon d'être d'un cinéma vraiment national. Mais cet homme, comment l'a-t-il présenté? Nous éviterons de parler ici des nombreux courts métrages traitant des problèmes du Canada français pour nous attacher uniquement au cinéma de long métrage. Celui-ci a abordé la question de diverses façons. Si a peu près tous les longs métrages tournés au Québec depuis *Trouble-Fête* et *Le Chat dans le sac* ont accordé une place de choix aux problèmes socio-politiques des Ca-

nadiens français, cinq d'entre eux en ont fait leur thème principal. Trois ont voulu avant tout DÉCRIRE l'homme québécois et deux ont voulu exprimer sa RÉVOLTE, même si l'on trouve des éléments de révolte dans les films de description et vice-versa. Mais ce qui surprend le plus, c'est que les films descriptifs sont tous des comédies. Ce sont *La Vie heureuse de Léopold Z*, *Patricia et Jean-Baptiste* et *C'est pas la faute à Jacques-Cartier*. Pour décrire la situation absurde qui est la nôtre, nos créateurs ont voulu utiliser l'humour et la satire, éléments de démystification par excellence. Les deux films à vouloir exprimer notre révolte sont *Le Chat dans le sac* et *Le Révolutionnaire*. Ce dernier est aussi une comédie, mais d'un registre bien différent car le comique y est impur et très grinçant.

1. Description

Mais revenons à notre propos. Comment nous a été présenté jusqu'ici le Canadien français en tant qu'entité sociale et politique? Léopold Z. Tremblay est né et a vécu dans l'est de Montréal, secteur des Canadiens français: il emprunte à la finance mais rêve d'aller en Floride et d'acheter le bungalow de son patron. Il semble né pour obéir et se laisser dominer par sa femme et par son patron surtout. Il



La Vie heureuse de Léopold Z, de Gilles Carle

souffre d'un complexe d'infériorité, trouvant toujours les autres meilleurs que lui. Jamais il ne pose de questions: il obéit et se laisse vivre. Face à la religion, son attitude est la même. Parce qu'on lui demande d'aller à la messe le dimanche, il y va et serait scandalisé qu'on n'y aille pas.

Ce portrait, quoiqu'un peu chargé pour les besoins de la comédie, semble le plus véridique de tous ceux que nous a donnés le cinéma québécois jusqu'à maintenant. Le Canadien français moyen est un être simple, quelque peu inconscient mais quand même heureux, bon vivant, très loin encore du désespoir.

Dans *Patricia et Jean-Baptiste*,

la critique devient plus acerbe. Le Canadien français est rendu ridicule, de façon à appeler un réveil. Lefebvre réalise un portrait chargé: le Canadien français a l'air niais, idiot, innocent et tout ce que vous voudrez. Il travaille à l'usine où on lui demande d'aider la nouvelle secrétaire du patron à se loger. Celle-ci est française et souffre comme par hasard d'un complexe d'autorité. Mais notre idiot va toujours lui obéir et transporter ses valises d'un bout à l'autre de la ville. Le fait-on trébucher? Il se relève, reprend ses valises et repart sans un mot. Toujours il plie. Mais non, un choc va pourtant le réveiller. Ce choc c'est la vue d'une taverne. Alors il s'écriera: "Ben là

j'en ai plein mon casque" et entrera à la taverne pour commander d'un seul coup cinq "draughts" qu'il agrémentera de la lecture du *Montréal-Matin*. De retour chez lui, où le poursuivra sa belle Française, on fera la connaissance de son immense famille, par une photographie accrochée au mur à côté d'une autre représentant, celle-là, une femme nue. Dans cette famille on remarque surtout des religieux et des religieuses. D'ailleurs Jean-Baptiste est tellement marqué par la religion qu'à l'anniversaire de Patricia, il lui offrira un sac d'hosties . . . Etendu sur son divan, Jean-Baptiste lit *Payboy* et ingurgite de la bière sans arrêt . . .

On retrouve plusieurs éléments de *La Vie heureuse de Léopold Z* et *Patricia et Jean-Baptiste* dans le dernier venu de notre cinéma *C'est pas la faute à Jacques-Cartier*. De Léopold Z., on retiendra la trame principale: un guide canadien fait visiter la province à des Américains. Dans le premier cas, c'est Léopold qui fait visiter Montréal à une Canadienne américanisée. Seule différence: Ste-Anne-de-Beaupré remplacera l'Oratoire . . . De *Patricia et Jean-Baptiste*, on reprend le gag de la famille nombreuse (sans religion toutefois) et le mythe du Canadien français porteur d'eau. D'ailleurs la finale du film est une sorte de pot-pourri, tout à

fait irréaliste, de symboles voulant exprimer la situation du Canadien français. D'abord, on tente d'écraser le guide avec des pneus "Québec-Tires"; ensuite ce dernier tourne en rond, puis se noie. Nous avons évidemment droit à l'inévitable présence du prêtre. Puis dans une scène qui n'est pas sans rappeler celle de la culbute dans *Patricia et Jean-Baptiste*, par cinq fois, notre héros remercie une personne qui lui donne des coups de pied au derrière. Vient ensuite un Monsieur Canada sans muscles, puis un porteur d'eau qui va porter son précieux bien à la jeune Américaine. Et finalement (surtout pour le spectateur qui commence à s'ennuyer) le guide meurt et l'Américaine lui dit: "Vous avez perdu". Ses dernières paroles après avoir eu droit à la cigarette du condamné, seront: "God Save the Queen". Au spectateur de déchiffrer ce symbolisme profond car l'intention de ce film est certainement de vous faire réfléchir.

La critique dans *C'est pas la faute à Jacques Cartier* est beaucoup moins amère que dans *Patricia et Jean-Baptiste*. La situation n'apparaît jamais comme très noire et le guide, comme Léopold Z., est quand même un heureux bonhomme. Les traits d'observation sociologique, partout présents dans les deux films précédents, prennent beaucoup moins d'importance ici. On s'atta-

che plutôt à décrire l'absurde de notre situation politique sur une note farfelue et fabuleuse: on aura même recours à l'histoire... racontée à la façon du guide. Cette absurdité de notre situation est exprimée on ne peut plus clairement dans un passage du film: le guide de et le touriste américain se promènent en ville. Le premier montre du doigt au second la "Dominion Car", la "Dominion Tower", l'"American Nickel", l'"American Food", la "Royal Bank of Canada". Voici la discussion qui suit: l'Américain: "Mais alors c'est anglais Montréal? — Non, de faire signe le guide. — L'économie? — Américaine! — Et on parle français? — 85% — Je comprends pas — Nous non plus..."

De même dans *La Vie heureuse de Léopold Z*, Josita se trouvant devant le patron de Léo, persuadée à cause de son rang, qu'il est anglophone, lui dit: "How are you?" Et pour revenir à *Jacques Cartier*, citons une des rares scènes comiques du film: le guide entraîne les touristes chez "Orange Julep"; une délicieuse serveuse se présente et lui demande: "French or English"? FRANÇAIS de répondre le guide en articulant ironiquement chaque syllabe. Alors la serveuse avec son plus beau sourire, colle une étiquette F sur le pare-brise avant de la voiture et fait appeler des employés de la cuisine portant

une grosse chemise rouge comme celles que portent les bûcherons à l'automne et se protégeant d'un tablier qui sans doute a déjà été blanc. Vous l'aurez deviné, c'est le Canadien français qu'on emploie pour servir les clients qui exigent du français. Dans le rôle du cuisinier, Paul Buissonneau fait une composition des plus drôles et des mieux réussies, le meilleur moment du film.

Toutes ces situations à la fois plus cocasses et plus absurdes les unes que les autres montrent bien que le cinéma québécois a su observer et regarder avec un oeil à la fois tendre et ironique notre drôle de situation face à l'anglophonie. Mais sans agressivité. Les principaux responsables c'est nous et nos complexes d'infériorité, notre refus de nous affirmer, notre inertie.

Autre point: le Canadien français peut avoir un statut social normal s'il peut parler anglais. Claude, lui, dans *Entre la mer et l'eau douce*, vient de Natashquan et ne parle pas l'anglais. Ainsi il ne pourra se trouver de travail convenable, même chez lui, dans son pays.

Mais habituellement, le mouvement géographique se fait à l'inverse: des villes à la campagne. Les Canadiens français qui désirent travailler dans leur langue et conserver leurs traditions ont dû s'éloigner des grands centres, refusant de combattre de front l'envahissement de la civilisation anglo-



Patricia et Jean-Baptiste, de Jean-Pierre Lefebvre

américaine. On les retrouve à la Manicouagan et au Labrador dans les courts métrages de Lamothe (*Les Bûcherons de la Manouane*, *Le Train du Labrador*) et dans son long métrage: *La Neige a fondu sur la Manicouagan*. Les Québécois sans instruction et ne parlant pas anglais doivent se résoudre à s'exiler dans ces contrées lointaines, pays de l'ennui (que l'on pense à *La Manic* de Georges Dor), où l'on retrouve pour seules compagnes la neige et des photos de femmes nues.

Dans *Huit Témoins* de Jacques Godbout, moyen métrage sur la population de Saint-Henri, c'est tout le contraire. On pressent chez les jeunes un réveil qui ne pourra être que salutaire. La solidarité unit ces gens bien décidés à faire quelque chose pour remédier à leur injuste situation, d'autant plus injuste comme le dit un des personna-

ges, qu'ils sont situés "en bas de la côte" de Westmount: un symbolisme bien involontaire.

Mais il est des Québécois qui ont su préserver la pureté de leurs traditions françaises, qui ne parlent pas anglais et qui ne s'en portent pas plus mal pour si peu. Ce sont les habitants de l'Île-aux-Coudres. Dans *Le Règne du Jour* on peut entendre les réflexions suivantes: "Je suis allée en Amérique quand j'étais jeune, mais je me suis ennuyée", "Le Canada peut pas rester sur la vie qu'il a aujourd'hui", "Que la France revienne à la place de l'Angleterre" . . . autant de pensées EXPRIMÉES VRAIMENT, sans dialoguiste à la clé, et sans grande pompe cinématographique avec champagne verbeux, comme le note Emmanuël Cocke⁽¹⁾. Les préoccupations de ces gens ne sont pas d'ordre politique mais culturelles. Ils tiennent à

leurs traditions, à leur langue et à leur religion et ne veulent même pas entendre parler de quoi que ce soit qui pourrait entamer ces valeurs. La crainte de l'américanisation, ils la ressentent plus ou moins distinctement. Ils sont moins atteints que nous. Mais il y a plus : ils ne veulent pas être atteints du tout car ils tiennent à leur pureté. Ils ne manifestent aucun comportement agressif ; ils n'en veulent à personne et n'ont pas de revendications spéciales à faire. Ils vivent en paix, heureux ils parlent français.

Si Alexis représente le Canadien français encore profondément attaché à la mère patrie, "le berceau de nos ancêtres" comme il le dit si souvent, pour Marie, la France n'est rien ; elle est une vraie Canadienne, une patriote pour laquelle le chez soi c'est le Canada et non la France, ni évidemment l'Angleterre. Comme l'a déjà dit un ministre anglophone, en fait, les seuls véritables Canadiens sont les Canadiens français, du moins ceux de la trempe de Marie.

2. Réaction

Voilà pour la constatation, la description de la situation. Mais quelle sera la réaction ? Notons d'abord que, chronologiquement, ce sont les films qui ont voulu exprimer cette réaction qui sont apparus les premiers : *Trouble-Fête*, *Le Chat dans le sac*, *Le Révolutionnaire*. Ce qui sous-entend que

la situation contre laquelle on réagit est un fait bien connu, une évidence qui fait l'unanimité. On n'a pas besoin de chercher à la décrire. La description en filigrane à l'intérieur des films de révolte suffit. Ce qui explique aussi que les films venus par la suite pour définir cette situation ont plutôt été une charge comique, une description d'une rigueur scientifique n'ayant jamais été jugée nécessaire, à part quelques oeuvres déjà citées de portée uniquement régionaliste et quelques documentaires de court métrage.

Le premier film à exprimer la révolte des Québécois fut *Trouble-Fête*. Ici cependant la révolte n'est pas nationaliste. La réaction agressive contre le milieu scolaire, familial et social annonce un renouveau au Québec, duquel renouveau participera la révolution nationaliste. Il est significatif quoique normal que la première manifestation de révolte dans notre cinéma soit l'oeuvre d'un milieu étudiant, révolte plus émotive que raisonnée, sans maturité aucune.

Mais le film de la révolution tranquille restera toujours *Le Chat dans le sac*. Jamais le mot tranquille n'a été employé à si bon escient. L'auteur, Gilles Groulx, nous dépeint avec honnêteté et sans complaisances un jeune révolté à la mode de 1963. La peinture sera assez cruelle et très lucide. Le révolté est loin d'être un héros : il est avant tout un pseudo-intellectuel et un velléitaire. Sa révolte est morte-née⁽²⁾. Elle n'est que

(1) Sept-Jours, 23-30 septembre 1967.

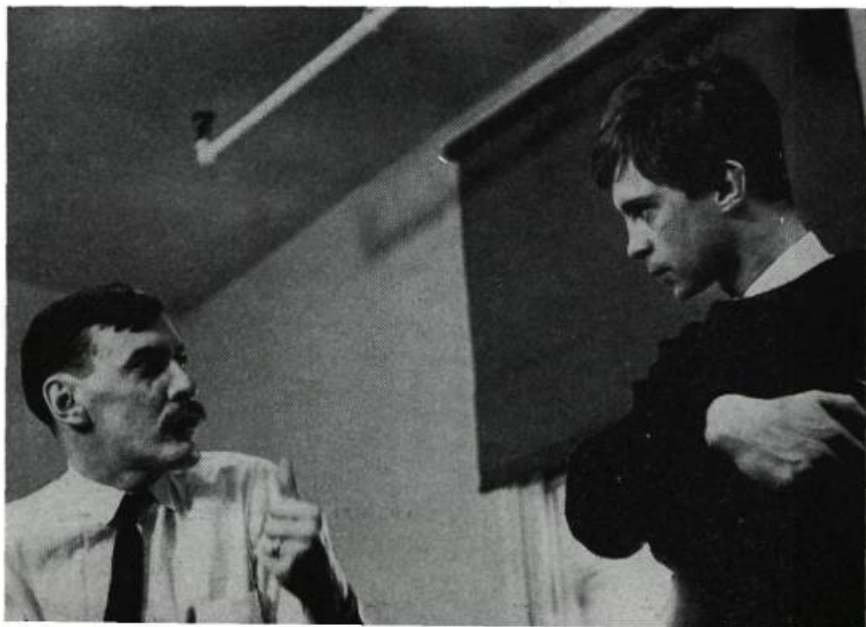
paroles. "Je suis Canadien français donc je me cherche", dira Claude, le jeune protagoniste. "A la vérité, je suis un peu perdu," précisera-t-il plus tard. Comme première action concrète pour changer la société, il se retranche de celle-ci sous prétexte qu'elle ne lui donne pas ce qu'il désire... Il lit et découpe tous les articles traitant de politique, de colonialisme, de socialisme, de révolte. Il lit les ouvrages des grands révolutionnaires. Il lit, il lit... et il pense, ce sont là les moyens de sa révolution. Mais il n'est pas tout à fait inactif, il désire communiquer sa révolte aux autres. Il ne veut pas tellement agir, mais communiquer des idées. Il nage

(2) *Mori-né* fut d'ailleurs le titre original de *Trouble-Fête*.

dans l'abstrait. Il veut faire du journalisme mais il rencontre des gens "assis"; les voix de l'expérience lui diront: "Le problème, ça s'pose pas dans l'absolu, mais dans le concret, les chambres de commerce", "Une révolution ça se fait lentement à coup de compromis". Vérités difficiles à accepter pour un jeune tout rempli d'idées de grandeur, mais pourtant combien vraies dans la réalité.

C'est seulement à la campagne, dans la solitude et la blancheur de la neige⁽³⁾ qu'il commencera à voir clair en lui. Il constate qu'il n'aime pas Barbara, sa maîtresse. Il reconnaît aimer déclamer. Mais surtout il dira: "Je sais que ma révolte s'exprime en un état plus près du coeur que de l'esprit. Suis-je un

Le Chat dans le sac, de Gilles Groulx



révolté? Oui. Suis-je un révolutionnaire? Je ne sais pas..."

Encore une fois nous rencontrons une révolte émotive et non lucide et ce portrait du jeune québécois pseudo-intellectuel et velléitaire, force est de reconnaître qu'hélas il est celui du plus grand nombre de nos révoltés.

Le Révolutionnaire, paru peu après la période bruyante du F.L.Q., traite du même sujet que *Le Chat dans le sac*, mais dans un style complètement différent. Alors que Groulx opte pour le réalisme et une forme de cinéma-vérité, Lefebvre nous présente une fable amère à travers un humour qui lui est propre et auquel se mêle une grande mélancolie. La révolte du *Révolutionnaire* manque aussi de sens pratique. Mais cette fois, l'auteur s'en moque. Un groupe de jeunes se retrouvent à la campagne, encore une fois dans la blancheur des grandes étendues de neige magnifiquement photographiées, où il se prépare à la révolution en faisant de l'exercice militaire et en mettant des bombes miniatures dans les boîtes aux lettres. A l'occasion d'une de ses inspections, le chef demande: "Est-ce que quelqu'un ici a peur de la mort"? A la réponse affirmative de l'un des soldats, il est décidé de lui faire jouer à Guillaume Tell et le soldat chargé de tirer sur la pomme tirera malheureusement sur le pauvre lâ-

che. Plus tard un autre des combattants mourra dans une trappe à ours tandis que les gars de la troupe, malhabiles, se tireront dessus, les uns les autres. Le chef, le seul survivant, sera décoré par les Scouts et la gendarmerie royale du Canada. Tant par le style que par le fond, intimement unis, nous sommes à l'enseignement de l'absurde. Et ici encore il est permis de constater la velléité des jeunes révoltés québécois.

* * *

Trois directions principales dans notre cinéma. Une, descriptive sans grande originalité, qui se contente surtout de se moquer de nos mythes: religion, bière, *sacres* et qui nous sert très souvent un comique de situation trop facile. Distinguons ici *La Vie heureuse de Léopold Z.*

Une deuxième voie est celle du long métrage régionaliste où l'aspect documentaire joue un rôle assez important. L'oeuvre de Pierre Perrault en est la principale illustration. *Le Règne du Jour* représente ce qui s'est fait de mieux au Québec jusqu'à ce jour.

Et finalement la veine la plus intéressante et la plus originale, celle de la réaction et de la révolte. Deux ouvrages majeurs *Le Révolutionnaire* et *Le Chat dans le sac* expriment une situation assez déprimante: une incapacité à réagir positivement et avec maturité devant les faits qui demandent pourtant un réajustement.

(3) Thème très important dans notre cinéma. Cs. l'article de Thérèse Laforest, *Séquences* no 51.